



Des métaphores de genre en traduction Vers un nouvel « imaginaire social »

Jane Elisabeth Wilhelm

Laboratoire d'études de genre et de sexualité, LEGS UMR 8238, France

janewilhelm@bluewin.ch

Le discours sur la traduction est caractérisé par une abondance de métaphores dans les différentes langues laissant entendre que la traduction est difficile à définir et résiste à la conceptualisation. Le recours à la métaphore en traduction, selon Jean-René Ladmiral, semblerait alors combler un déficit conceptuel et aurait pour fonction de déclencher une réflexion. Plus généralement, l'histoire de la traduction est traversée par une isotopie sexuelle et des métaphores liées au genre, telles que les « belles infidèles », ainsi que par des modèles sexistes décrivant l'acte du traduire, comme celui de Georges Steiner dans *Après Babel* intitulé « parcours herméneutique » (*hermeneutic motion*). On rejoint ici l'herméneutique philosophique dans le fait de donner un sens au monde symbolique, ainsi que la métaphore, qui est l'une des modalités des formes apparentées de l'expression symbolique. Le « paradigme de la traduction » sous sa forme d'*hospitalité langagière* de l'herméneutique de Paul Ricœur pourrait trouver un prolongement dans la traduction de la « langue étrangère » du patriarcat au sein du territoire de l'imaginaire de la « culture au féminin » évoquée par l'écrivaine féministe Nicole Brossard. Si les métaphores et les stéréotypes liés au genre en traduction s'imprègnent de l'imaginaire social de la domination masculine, l'« utopie » à laquelle nous convie Ricœur susciterait l'engendrement de représentations innovantes capables de renouveler la réalité. Le pouvoir de la métaphore, selon lui, est de proposer une autre vision du monde. Aussi les théoriciennes et les traductrices féministes invitent-elles les femmes à inventer de nouvelles métaphores de la traduction et de la production culturelle pour changer l'ordre social.

Jane Elisabeth Wilhelm est traductrice et titulaire d'un doctorat (Ph.D.) en littérature comparée de l'Université de Montréal. Elle a enseigné la traduction et la littérature, ainsi que la langue, la culture et la civilisation françaises ou anglaises dans plusieurs universités au Canada et en Suisse. Elle a été notamment chargée d'enseignement à l'Université de Genève et *Marie Curie Fellow* à l'Université Sorbonne nouvelle – Paris 3. Ses domaines de recherche sont l'histoire et les théories de la traduction, le genre en traduction, la traduction littéraire, la littérature comparée, l'herméneutique dans ses rapports avec la traduction, ainsi que l'interculturalité.

Ce que la pensée humaine a fait, la pensée peut le défaire.
 Françoise Héritier, « Ce que la pensée a fait, la
 pensée peut le défaire » (2019)

Le pouvoir de la métaphore

L'histoire de la traduction est caractérisée par une abondance de métaphores dans les différentes langues prenant la traduction pour objet, comme le montre notamment la base du *Trésor des métaphores de la traduction* (TMT) lancée par François Géral en 2014,¹ ou les articles du recueil édité par James St. André intitulé *Thinking through Translation with Metaphors* (2010). Le philosophe Hans Blumenberg a démontré dans ses *Paradigmes pour une métaphorologie* que les métaphores représentent un soubassement de la pensée, qu'elles donneraient ainsi forme et sens à la réalité, structurant un monde. La discipline de la *métaphorologie* est envisagée comme auxiliaire de la philosophie, la métaphore étant selon lui « moyen de *connaissance* », et le champ métaphorique s'ouvre alors sur l'horizon d'une anthropologie générale (Blumenberg 2006, 160, en italique dans le texte). Les métaphores qu'il qualifie d'« absolues » fonctionneraient comme des repères d'orientations, leur contenu déterminant une attitude (Blumenberg 2006, 24-25). Depuis la publication du livre de George Lakoff et Mark Johnson, *Metaphors We Live By* (1980), les analyses illustrant une approche cognitive de la métaphore se sont multipliées et il est désormais admis que les métaphores ont une fonction cognitive et qu'elles structurent non seulement la langue et le discours, mais également notre système de pensée.

Dans le contexte traductologique, Lieven D'hulst affirme que si les métaphores sont présentées comme le substrat d'une pensée considérée « préscientifique » dans le discours sur la traduction, elles conservent cependant toute leur place et leur rôle dans les théories contemporaines (D'hulst 1992, 33-51, notamment 35). Pour sa part, Jean-René Ladmiral, constatant le rapport mimétique qu'entretient la traductologie avec les textes auxquels elle se rapporte, avance que « tout le discours traductologique ne serait qu'une vaste métaphore de la traduction » (Ladmiral à paraître, n.p.). Par ailleurs, Maria Tymoczko rappelle le rôle des métaphores dans le développement des champs disciplinaires informant des pratiques ou des stratégies (et notamment celui des « belles infidèles » ou du « cannibalisme » en traductologie), en citant les travaux de Theo Hermans, Lori Chamberlain et Else Ribeiro Pires Vieira à l'appui (Tymoczko 2010, 110). La métaphore est un phénomène *performatif* et c'est là l'un des aspects les plus intéressants pour nous dans une perspective de genre. Dans ses *Paradigmes pour une métaphorologie*, Hans Blumenberg écrit que la vérité des métaphores « absolues », et qui représenteraient selon lui « la totalité de la réalité dont on ne peut jamais faire l'expérience et que l'on ne peut jamais entièrement appréhender », cette vérité serait « d'ordre *pragmatique* » (Blumenberg 2006, 24-25, en italique dans le texte). Envisagées dans leur signification anthropologique, elle seraient des moyens d'avoir prise sur des processus opaques, « absolus ». Si le langage est une dimension structurante de la société et reflète la réalité, comme le soutiennent les féministes, le langage à lui seul ne conditionne pas notre vision du monde, selon Hans Blumenberg, car écrit-il, nous sommes déterminés d'une manière encore plus contraignante par des images.

¹ Trésor des métaphores de la traduction, Université Lumière Lyon 2 (<http://recherche.univ-lyon2.fr/tmt/>). Consulté le 15/12/2020.

Reconnaissant à l'instar de Blumenberg que le mode de pensée métaphorique est de l'ordre de la *connaissance*, mais de « connaissance incomplète », Jean-René Ladmiraal ajoute qu'il est une forme de « pensée sauvage » (Ladmiraal à paraître, n.p.).

Pour Paul Ricœur, la métaphore qui fusionne les deux termes d'une comparaison en un seul représente un dispositif de visualisation, la réduction d'un écart. Elle sollicite ainsi l'imaginaire et l'affectif par la surprise et un effet de choc ; c'est un télescopage entre deux plans de la réalité. L'utilisation de cette figure fait appel directement aux sens de l'auditeur ou du lecteur, suscitant l'imagination pour comprendre ce qui lui est présenté. La métaphore, écrit-il encore, a le « pouvoir 'd'informer et d'éclairer' » (Ricœur 1972, 102). En outre, les métaphores confèrent une qualité réaliste aux personnages de fiction, à la poésie ou à la conversation, offrant ainsi aux auditeurs ou aux lecteurs une nouvelle manière d'appréhender les choses, une autre vision du monde (Ricœur 1975).

Les métaphores de genre en traduction

Dans la profusion de métaphores en traduction, cette figure de rhétorique consistant à désigner un objet ou une idée par une autre liée en vertu d'une analogie, le plus souvent sous forme d'images, on trouve notamment celle du changeur de monnaie, implicite chez Cicéron, voire de la monnaie chez Montesquieu : « Les traductions sont comme ces monnaies de cuivre, qui ont bien la même valeur qu'une pièce d'or, et même sont d'un plus grand usage pour le peuple ; mais elles sont toujours faibles et d'un mauvais aloi » (Montesquieu 2003, 278). L'Abbé Delisle propose la métaphore de la copie du tableau, où la traduction est *mimesis* et sous-entend l'idée de fidélité, un concept qui traverse l'histoire de la traduction et qui est lié à la question de l'éthique. Aussi dans *De l'esprit des traductions* (1816), Mme de Staël écrit-elle que la fidélité en traduction ne consiste pas dans l'imitation, mais dans la faculté de faire revivre le génie créateur : « Traduire un poète, ce n'est pas prendre un compas, et copier les dimensions de l'édifice ; c'est animer du même souffle de vie un instrument différent. On demande encore plus une jouissance du même genre que des traits parfaitement semblables » (Staël 1838, t. II, 296). La métaphore du passeur, que l'on trouve surtout à partir du XXe siècle et que dénonce Henri Meschonnic comme « complaisante », est liée à celle de la mort et de la résurrection ou de la réincarnation (Meschonnic 1999, 17). Ainsi chez Edmond Cary : « Une œuvre d'art ne se découvre pas du premier coup et chaque traduction constitue une nouvelle lecture de l'original et une résurrection pour le poète » (Cary 1963, 37). Outre la métaphore picturale ou celle du miroir, on trouve encore les métaphores de l'envers de la tapisserie, du vêtement ou du costume étranger, du transport et du voyage, ainsi que celle de l'arc et de la flèche (avec l'idée de langue-source et de langue-cible). Le couple que forment l'original et sa traduction avec l'amour ou la passion au cœur de la relation amoureuse, inspirent d'autres métaphores, en particulier chez Valéry Larbaud : « Même dans nos rapports quotidiens avec l'œuvre que nous traduisons nous reconnaissons les conditions du couple humain : ou bien elle nous réduira en sa puissance, nous asservira, portera la culotte, et tout en nous abandonnant son corps nous refusera son âme » (Larbaud 1986 [1946], 94). Et encore : « Enfin, lorsque notre prise de possession s'est affirmée dans la transfusion du texte [...], – nous avons été promus au rang d'époux ; n'y a-t-il pas, dans nos rapports avec lui, dans nos soins et nos services, quelque chose de cette protection respectueuse, tendre et dominatrice qui préside aux relations du mari avec la femme ? » (Larbaud 1986 [1946], 93) Dans ces dernières descriptions, on relève la persistance d'un

vocabulaire sexiste et de nombreux stéréotypes liés au genre pour décrire l'acte du traduire qui traversent l'histoire de la traduction et qui révèlent la symbolique culturelle et sociale. On comprend dès lors tout l'intérêt d'une lecture féministe de la traduction (que ce soit dans l'examen du processus ou de sa production) pour l'analyse des pratiques au sein de la société patriarcale et des rapports de pouvoir ou de domination tels qu'ils s'inscrivent dans les textes et leur traduction.

Plus généralement, l'histoire de la traduction est traversée par une isotopie sexuelle, illustrée par la célèbre métaphore des « belles infidèles », et par des modèles sexistes décrivant l'acte du traduire qui ont été analysés par Lori Chamberlain dans son article important « Gender and the Metaphorics of Translation » (Chamberlain 2004 [1988]), 306-321). Elle résume ainsi les rapports entre la fidélité, le genre et la sexualité : « fidelity in translation has been consistently defined in terms of gender and sexuality » (Chamberlain 1998, 93). En examinant les métaphores utilisées pour décrire l'acte du traduire, elle démontre dans cet article comment les discours liés à la traduction sont des discours sexualisés qui contribuent, par là même, à reproduire les normes patriarcales. La métaphore des « belles infidèles », que l'on attribue parfois à Nicolas Perrot d'Ablancourt, est en fait un mot d'esprit de Gilles Ménage (1613-1692) laissant entendre que les traductions, comme les femmes, sont soit belles, soit fidèles (Simon 1996, notamment 10-11). La critique induite par la réflexion sur le genre en traduction a été développée à la suite de Lori Chamberlain par d'autres théoriciennes féministes, parmi lesquelles Sherry Simon, Rosemary Arrojo ou Susan Bassnett, dans la mesure où les images sexistes et sexuelles mises en œuvre dans le discours sur la traduction reposent sur des invariants anthropologiques et illustrent des schémas mentaux archaïques liés à la domination masculine. Les métaphores et les stéréotypes liés au genre sont des supports des représentations sociales. Sherry Simon résume ainsi toute la question dans *Gender in Translation* : « Because they are necessarily 'defective,' all translations are 'reputed females.' In this neat equation, John Florio (1603) summarizes a heritage of double inferiority » (Simon 1996, 1).

L'analyse du rôle des métaphores de genre en traduction nous permet ainsi de comprendre dans quel système symbolique nous vivons, de quelles représentations sociales nous dépendons : elle appartient au discours de l'hégémonie masculine dont il s'agit, pour une traductrice féministe telle que Susanne de Lotbinière-Harwood, de montrer les enjeux. Dans son livre intitulé *Re-belle et infidèle. La traduction comme pratique de réécriture au féminin*, elle s'insurge contre l'invisibilité des femmes dans la langue et, de ce fait, dans la société, et « vise ouvertement à subvertir l'ordre patriarcal qui réduit les femmes au silence » (Lotbinière-Harwood de 1991, 28). Au cœur de la lecture symbolique de la représentation du féminin et du masculin en traduction, on retrouve la constance d'une hiérarchisation où l'original est assimilé au masculin et la traduction subalterne au féminin, avec toute la question de la fidélité ainsi que celles de l'autorité et du pouvoir qui en découlent (cf. Wilhelm 2014 ; Arroyo 1994). Si la traduction est « un lieu de pouvoir », pour Susanne de Lotbinière-Harwood, celle-ci « représente un espace à investir, un pouvoir à exercer » en traduisant dans une perspective féministe (de Lotbinière-Harwood 1991, 12). La traduction participe alors pour elle au renversement de l'ordre social du patriarcat. Elle reprend ainsi la métaphore des « belles infidèles » de manière subversive : « Si les 'belles' du XVIIe étaient 'infidèles' aux œuvres d'origine au profit de leurs propres priorités, les 'rebelles' du XXe sont infidèles à la loi du langage patriarcal en ce qu'il nous interdit, nous, les femmes. » (de Lotbinière-Harwood 1991, 21) La fidélité doit alors être

repensée selon les modalités d'une fidélité à un projet d'écriture rendant toute sa place à la traduction et à la traductrice, et qui transforme les rapports hiérarchiques de subordination en se présentant comme un travail de collaboration avec l'auteur.

Le « parcours herméneutique » de George Steiner

Dans ce contexte, il convient de rappeler ici à titre exemplaire la description de la démarche de traduction que fait George Steiner dans *Après Babel* (1978 [1975]) sous le titre « Le parcours herméneutique » (*hermeneutic motion*), qui se veut universel et qui a eu une grande influence en théorie de la traduction (cf. Chamberlain 2004 [1988], 312; Robinson 2001). Cette représentation est inspirée, selon Steiner, du modèle de *L'anthropologie structurale* de Claude Lévi-Strauss avec, écrit-il, « les structures sociales recherchant l'équilibre dynamique à travers l'échange des mots, de femmes, des biens » ; les connotations de cette description relevant de l'imaginaire de la conquête sont clairement sexuelles (Steiner 1978 [1975], 277-283).² Notons au passage (et bien que Steiner n'y fasse pas référence) que la beauté évoquée dans la métaphore des « belles infidèles » est la principale valeur marchande des femmes dans un tel système. Ce modèle de traduction, illustrant une perspective masculine en évoquant l'interprétation – dont la traduction est une modalité – comme « mode d'attaque » (avec la référence à Heidegger), culmine pour Steiner dans un acte d'annexion. Les différentes étapes qu'il retrace comprennent l'« agression », l'« invasion et l'exploitation jusqu'à l'épuisement », la « possession charnelle », la « pénétration-annexion », le « transfert-appropriation » et l'« incorporation » de la démarche traductive telle que Steiner la perçoit et la décrit (Steiner 1978 [1975], 277-283). L'agression comme « mode d'attaque » et sa violence font ici écho à l'analyse que fait le sociologue Erving Goffman des métaphores liées au duel ou au combat de boxe à partir de ses observations de l'interaction sociale. Les métaphores, comme ce dernier l'a montré dans *L'arrangement des sexes*, jouent un rôle important non seulement dans le langage, mais également dans la vie sociale (Goffman, 2002). Il explique ainsi qu'en raison « du rôle que joue le combat comme source d'imaginaire et de stylisation des rapports entre les hommes, l'image de la domination sexuelle ou de la violence hante les rapports entre les sexes » (Goffman 2002, 90-91). Si pour nombre d'hommes, écrit-il, le fait d'établir une relation avec une femme peut être envisagée comme « une entrée en matière agressive », voire une « chasse » (Goffman 2002, 91), force est de constater cette conduite ici à l'œuvre dans la relation qu'entretiendrait le traducteur avec sa traduction, telle que décrite par Steiner. Dans une perspective de genre, ce modèle – si l'on peut dire « exemplaire » – en théorie de la traduction, qui se prétend universel, mais qui se situe en réalité d'un point de vue masculin, illustre pour Lori Chamberlain la constance de la violence au sein de la théorie de la traduction contemporaine : « Steiner's influential model illustrates the persistence of what I have called the politics of originality and its logic of violence in contemporary translation theory » (Chamberlain 2004 [1988]), 312).³ Sherry Simon,

² Cf. Wilhelm 2014, 168-171. Lori Chamberlain explique ainsi : « Steiner makes the sexual politics of his argument quite clear in the opening chapter of his book, where he outlines the model for 'total reading.' Translation, as an act of interpretation, is a special case of communication, and communication is a sexual act » (2004 [1988], 312). Amossy (2002, 129) cite l'*Introduction à l'œuvre de Marcel Mauss* de Claude Lévi-Strauss qui définit la culture comme « un ensemble de systèmes symboliques au premier rang desquels se placent le langage, les règles matrimoniales, les rapports économiques, l'art, la science, la religion ».

³ Le modèle sexiste de George Steiner a été notamment évoqué par Rosemary Arrojo (1995, 67-75), à la suite de Lori Chamberlain. Sherry Simon, quant à elle, écrit dans *Gender in Translation* : « The

pour sa part, rappelle que les modèles universaux reflètent le plus souvent des figures de domination (Simon 1996, 166).

En évoquant l'idéologie comme légitimation de la domination, Paul Ricœur explique que pour se justifier, toute domination a recours à des idées susceptibles de passer pour universelles, la rhétorique étant la fonction du langage qui pourvoit à cette exigence (Ricœur 1984, 56). Il existe une relation entre la domination et l'art du discours persuasif, connue depuis Platon, nous dit-il, et qu'il explique en faisant appel à la sociologie de la culture. Aucune société ne fonctionne sans ce qu'il nomme un « symbolisme social » qui requiert une rhétorique du discours public pour persuader et qui devient idéologie, écrit-il encore, « lorsqu'elle est mise au service du processus de légitimation de l'autorité » (Ricœur 1984, 57). Et comment fait-on pour persuader et convaincre ? En sollicitant l'imaginaire et l'affectif par l'usage constant de figures et de tropes, en particulier celui de la métaphore, reine des tropes et procédé rhétorique doté d'un *pouvoir* argumentatif.

La référence explicite de Steiner au modèle plus général de *L'anthropologie structurale* de Claude Lévi-Strauss nous invite à nous tourner vers les écrits de Françoise Héritier, qui lui succéda à la chaire d'anthropologie au Collège de France et qui réfléchira à la hiérarchie entre les sexes. En s'attachant à l'analyse des rapports entre les hommes et les femmes et en mettant la question du pouvoir au cœur de sa recherche, elle soutiendra que la domination masculine est universelle, de tous temps et dans toutes les sociétés. « Le propre de l'anthropologie, écrit-elle, est de découvrir des invariants » ou ce qu'elle nomme aussi des « matrices » formant des cadres conceptuels, des structures ou des systèmes (Héritier 1999, 321-322). Il s'agit là de « réalités préexistantes » ou de « ces ensembles de signification les plus voilés, les plus enfouis, qu'il nous faut saisir : ces choses cachées fondamentales, qui sont derrière les apparences des comportements et des mots » (Héritier 1999, 322). Dans le dernier entretien qu'elle ait accordé avant sa mort en 2017, elle affirmera que les rapports entre les hommes et les femmes étant des constructions sociales, comme les études de genre l'ont démontré, il peuvent être modifiés (Héritier 2019, 57).

La traduction résistant à la conceptualisation, la métaphore déclenche une réflexion

Dès l'origine de son histoire en Occident, la traduction a été pensée selon l'opposition entre l'original et la copie ou la Lettre et l'Esprit, d'où la problématique de la fidélité (cf. la métaphore des « belles infidèles ») et de la trahison (exprimée par le célèbre aphorisme *Traduttore, traditore*). Le premier couple conceptuel au principe des questions traductologiques, l'opposition entre la Lettre et l'Esprit, se trouve ainsi dans l'Épître de saint Paul aux Romains (2,29 et 7,6) et dans le deuxième Épître aux Corinthiens (3,6). La question du littéralisme s'inscrit dans une problématique immémoriale qui remonte à Cicéron distinguant entre traduire comme un simple traducteur (*ut interpres*) et traduire comme un écrivain (*ut orator*), en récusant la pratique du « mot à mot » pour privilégier le *sens* dans le passage d'une langue à l'autre. Barbara Cassin, ainsi que les autres auteurs de l'article intitulé « Traduire » du *Vocabulaire européen des philosophies. Dictionnaire des intraduisibles*, écrivent qu'en recourant au même verbe *transfère* « pour l'activité de traduction et la création de

model that Steiner provides is presented as gender-free, and yet the whole 'thrust' of Steiner's argument supposes the perspective of masculine sexuality» (1996, 29).

métaphores, Cicéron établit dans la langue le lien entre traduire et écrire » (Cassin, 2004, 1308). On voit donc ici clairement articulée la relation entre traduire et utiliser des métaphores dans la langue et la culture grecques.

L'opposition entre *sourciers* et *ciblistes* théorisée par Jean-René Ladmiral se situe au sein de cette généalogie et renvoie au problème de la Lettre et de l'Esprit : les *sourciers* seraient attachés au littéralisme, alors que les *ciblistes* entendent respecter le *signifié* d'une *parole* en tenant compte des modulations de transfert (Ladmiral, 2015, 3-67). On peut relever au demeurant le binarisme du clivage sourcier/cibliste présent en théorie de la traduction avec d'autres paires d'opposition conceptuelle bien connues : « équivalence formelle » et « équivalence dynamique » de Eugene Nida, « traduction sémantique » et « traduction communicative » de Peter Newmark, « traduction littérale » et « traduction ethnocentrique » d'Antoine Berman, ou encore les stratégies dites *domesticating* (*ciblistes* dans la terminologie de Ladmiral) ou *foreignizing* de Lawrence Venuti. Ce dernier souligne par ailleurs la portée politique et la question éthique du choix traductologique. Dans son livre intitulé *Les Belles infidèles*, Georges Mounin file la célèbre métaphore et oppose quant à lui la métaphore des « verres transparents » (qui donnent l'impression d'avoir été rédigés dans la langue-cible) aux « verres colorés », les traductions dites « mot à mot » ou celles qui procurent une sensation de dépaysement (Mounin 1955).⁴ Il convient encore de mettre en avant le *titre* même de l'œuvre du linguiste Georges Mounin, l'un des premiers théoriciens français contemporains de la traduction, qui illustre l'importance de la métaphore des *belles infidèles* pour toute réflexion sur la traduction, comme l'ont montré les théoriciennes féministes mentionnées précédemment, ainsi que Maria Tymoczko. Aussi Etienne Barilier, prenant le contre-pied de la célèbre métaphore en affirmant que « tout a été dit » sur la traduction, donnera-t-il pour titre *Les Belles Fidèles* à son « Petit essai sur la traduction » (Barilier 1990, 3).

Jean-Ladmiral suggère de voir dans la métaphore « un paradigme de la traduction », car celle-ci problématise ce qui lui paraît être la nature même de la traduction, à savoir le fait qu'elle soit indéfinissable et qu'elle résiste à la conceptualisation. Paul Ricœur dira lui aussi que la traduction est « théoriquement incompréhensible » (Ricœur 2004, 27 et 2016, 17).⁵ Ladmiral affirme que pour Antoine Berman, il semblerait « que la traduction appelle la métaphore », car toutes deux ont en commun le lieu de « l'entre-deux » (Ladmiral à paraître, n.p.). L'une des raisons de l'abondance de métaphores dans les différentes langues pourrait donc s'expliquer par l'absence de véritables définitions de ce qu'est à proprement parler la traduction. Si l'on en croit Jean-René Ladmiral, « la surabondance des métaphores semblerait combler un déficit conceptuel » (Ladmiral à paraître, n.p.). On comprendrait dès lors la nécessité du recours à la métaphore qui, selon lui, aurait pour fonction de déclencher une réflexion.

⁴ « Chez nous les traductions, comme les femmes, pour être parfaites doivent être à la fois fidèles et belles » (Mounin 1976, 145). Josée Kamoun, traductrice notamment de Philip Roth et de Bernard Malamud, a intitulé sa conférence au Centre d'études de la traduction de l'Université Paris Diderot le 15 octobre 2018 : « Verres colorés et verres transparents : quel français aujourd'hui pour un ange noir et juif de Harlem en 1950 ? ».

⁵ Nous indiquerons les deux éditions de *Sur la traduction* de Paul Ricœur : (Paris : Bayard, 2004), ainsi que la réédition revue (Paris : Les Belles Lettres, coll. « Traductologiques », 2016). La première édition est épuisée depuis quelque dix ans et nous donnerons les paginations des deux éditions.

La traduction comme herméneutique interculturelle

Ne faudrait-il toutefois pas tenter, et ce malgré tout, de définir la traduction en termes d'équivalence ou d'identité, comme cela a été si souvent le cas en théorie de la traduction ? (cf. Cronin 2006 ; Ladmiraal 1995, 417). Paul Ricœur résume toute la difficulté dans un paradoxe qui, nous dit-il, est aussi un « dilemme » : « une bonne traduction ne peut viser qu'à une *équivalence* présumée, non fondée dans une *identité* de sens démontrable. Une équivalence sans identité. » Le dilemme du désir de traduire, écrit-il encore, est celui de « *fidélité/trahison* » (Ricœur 2004, 39-40 et 2016, 26-27, en italique dans le texte). Nous voici donc ramenés d'une part à la question de la fidélité, à savoir l'opposition entre la Lettre ou l'Esprit, et d'autre part à l'isotopie sexuelle et sexiste évoquée précédemment. Dans une perspective théorique, Lieven D'hulst rappelle qu'à mesure que le discours traductologique s'est inspiré de disciplines voisines, il a emprunté des concepts chargés d'une valeur métaphorique, parmi lesquels, écrit-il, « équivalence, système, structure, fonction, communication, transfert, modèle, norme, comportement, stratégie, protocole, etc. » (D'hulst 1992, 37-38). Nous voyons ici combien il est difficile de ne pas faire appel à des concepts ou à un langage métaphorique en parlant de traduction. Ne serait-ce pas, comme l'écrit Jean-René Ladmiraal, que la traduction « renvoie à des enjeux beaucoup plus importants que nous n'avons coutume de le penser » ? Le *paradigme de la traduction* (pour reprendre l'intitulé de Ricœur) revêt pour ces deux philosophes et selon l'expression de Ladmiraal, « une dimension *anthropologique* fondamentale qui en appelle à la philosophie, autant et plus qu'aux sciences du langage, voire à la littérature elle-même... » (Ladmiraal 2015, 93, en italique dans le texte). Ce rapprochement avec l'anthropologie et l'ethnologie s'impose à nous dans la mesure où la traduction, pour Ladmiraal comme pour Ricœur, est une *herméneutique interculturelle* (cf. Wilhelm à paraître, n.p.).

Paul Ricœur rappelle la condition originellement langagière de l'existence et de l'expérience humaine, à laquelle nous invite la traduction par l'exercice de l'hospitalité langagière. La traduction, associée à l'interprétation, pour ce dernier comme pour Umberto Eco, devient un paradigme herméneutique ou un modèle à penser. Dans *Finitude et culpabilité*, Ricœur écrit qu'« il n'existe nulle part de langage symbolique sans herméneutique ; là où un homme rêve et délire, un autre homme se lève qui interprète ; ce qui était déjà discours, même incohérent, rentre dans le discours cohérent par l'herméneutique. » Et il écrit encore : « Mais ce que le symbole donne, c'est à penser » (Ricœur, 1960, 325-326).

L'herméneutique peut se définir ainsi comme l'art ou la science de l'interprétation. Marc Angenot, dans son *Glossaire pratique de la critique contemporaine*, en donne la définition suivante : « En philosophie, discipline ayant pour objet l'interprétation des symboles. » Il cite alors Michel Foucault dans *Les Mots et les choses* : « Ensemble des connaissances et des techniques qui permettent de faire parler les signes et de découvrir leur sens » (Angenot 1979, 92-93). Cette définition laisse entendre que les signes ou les discours ne sont pas transparents, pas plus que le monde auxquels ils renvoient, et qu'ils en appellent dès lors à une pluralité de lectures et, par conséquent, au travail d'interprétation. L'herméneutique, explique Jean Starobinski, concerne en premier lieu l'activité de lecture, de compréhension et d'interprétation des textes ou des paroles, mais elle s'applique à toutes les situations humaines dans la mesure où, nous dit-il en se référant à Paul Ricœur, tout discours signifiant « interprète la réalité » (Starobinski, 1987, 5-11 et en particulier 6). Ce dernier, s'inscrivant dans la tradition herméneutique en gardant la référence initiale à l'exégèse, à savoir l'interprétation des

sens cachés, donne la définition suivante dans *Le conflit des interprétations* : « J'appelle ici herméneutique toute discipline qui procède par interprétation, et je donne au mot interprétation son sens fort : le discernement d'un sens caché dans un sens apparent. » (Ricœur 1969, 26) Il propose de donner au concept d'interprétation la même extension qu'au symbole : « *l'interprétation, dirons-nous, est le travail de pensée qui consiste à déchiffrer le sens caché dans le sens apparent, à déployer les niveaux de signification impliqués dans la signification littérale ;* » (Ricœur 1969, 16, en italique dans le texte). Les concepts de symbole et d'interprétation, pour Ricœur, sont ainsi en corrélation et il écrit encore que « l'herméneutique des modernes prolonge les interprétations spontanées qui n'ont jamais manqué aux symboles » (Ricœur 1960, 326). En évoquant les recherches de Françoise Héritier sur ce « semblable différent » que sont les deux sexes, Catherine Vincent rappelle que cette différence est « si essentielle à la vie qu'il a fallu convoquer tous les mythes, toutes les religions, pour tenter de lui donner sens », c'est-à-dire l'interpréter (Vincent 2019).

Si l'on fait appel à l'anthropologie, à l'instar d'un Jean Molino, on peut avancer que l'herméneutique en tant qu'interprétation des signes et des symboles est partout et depuis toujours, car tout demande à être interprété, les choses du monde comme ce qui relève du langage, et en particulier les textes (Molino 1985, 73-103). Les êtres humains ne s'exprimant que par symboles et par signes, pour Molino, herméneutique et sémiologie sont liées ; les relations sociales sont incarnées dans des formes symboliques et ces réalités symboliques font l'objet d'interprétation. Le travail de l'anthropologue, qui traite de symboles et de significations, est un travail d'interprétation. Aussi Ruth Amossy peut-elle donner comme définition de la culture héritée de l'ethnologie « l'ensemble des systèmes symboliques transmissibles dans et par une collectivité quelle qu'elle soit, les sociétés primitives y compris » (Amossy, 2002, 129). Pour l'anthropologue Françoise Héritier, la constante de la domination de l'homme sur la femme et de l'inégalité entre les sexes, qui traverse les millénaires et toutes les sociétés humaines, aurait été instauré dès l'aube de l'humanité par la symbolisation qui fonde l'ordre social à partir d'une *interprétation discriminatoire*, la différence anatomique et physiologique avec la reproduction sexuée qui sont à l'origine de notre système fondamental de pensée caractérisé par le principe de la dualité (Héritier 2002, notamment 14 ; cf. Wilhelm 2014, 182). Ce système d'oppositions, nous dit-elle, représenterait « une grille d'interprétation » à l'œuvre « aussi bien dans le discours scientifique que dans le discours naturel, qui englobe les genres, les sexes » (Héritier 1996, 20). On rejoint ici l'herméneutique dans le fait de donner une signification au monde symbolique et à la constance d'une hiérarchisation pour pouvoir comprendre le privilège du masculin en tant que construction symbolique.

Le lieu de l'herméneutique philosophique est le langage et le propre de la tradition herméneutique depuis Friedrich Schleiermacher, le père de l'herméneutique moderne ainsi que de la traductologie, est d'aborder la question de la compréhension, comprise au sens large de l'intelligence des signes, à partir du *malentendu*. On peut affirmer que toute la tradition herméneutique s'attache à relever le défi de l'incompréhension, à partir des textes d'abord, mais plus fondamentalement au sein même de la vie humaine et de l'existence. La traduction, pour Jürgen Habermas, comme pour Paul Ricœur ou Hans-Georg Gadamer, a valeur de paradigme pour l'herméneutique : « Cas limite de l'herméneutique en même temps que modèle de l'interprétation scientifique, écrit-il, la traduction révèle une forme de réflexion que nous mettons implicitement en œuvre dans toute communication au moyen du langage » (Habermas 1987, 187). Et il écrit

encore que la *compréhension* en herméneutique « ne s'articule que parce que la situation d'inter-compréhension se dérègle » (Habermas 1987, 190).

Une herméneutique qui s'attacherait au double sens et au sens multiple d'une expression ou d'un symbole ne peut que s'intéresser à la métaphore, qui est l'une des modalités des formes apparentées de l'expression symbolique. Ce qui caractérise le symbole, pour Ricœur, comme nous l'avons dit précédemment, c'est son pouvoir d'exprimer à l'aide d'un sens direct, primaire ou littéral un autre sens indirect, secondaire ou figuré, nous permettant alors de voir la réalité sous un autre jour. Le sens métaphorique, comme il le suggère, n'est pas seulement une énigme, « mais la solution de l'énigme » pour le lecteur, car ce que Ricœur appelle la « vérité métaphorique » (Ricœur 1975, 313) ne s'attache pas seulement à mettre en évidence des éléments qui peuvent paraître disparates, mais elle constitue une sorte de transfert et prolonge l'organisation effectuée dans un régime de la différence. L'herméneutique, le travail d'interprétation, fait ainsi intégralement partie du processus métaphorique. La métaphore est donc cet aspect du langage qui appelle l'herméneutique et c'est la raison pour laquelle Ricœur s'intéresse aux métaphores vives, qui sont des innovations sémantiques, plutôt qu'aux métaphores mortes ou déjà sédimentées, car les premières nous obligent à réfléchir en présentant une réalité nouvelle dont il incombe à l'interprétation de déployer les potentialités. Seules les métaphores vives, nous dit-il, « sont en même temps 'événement' et 'sens' » (Ricœur 1972, 99, en italique dans le texte). La métaphore, écrit encore Ricœur, est « le processus rhétorique par lequel le discours libère le pouvoir que certaines fictions comportent de redécrire la réalité » (Ricœur 1975, 11). Jean Grondin explique que pour Ricœur, la métaphore vive a cette capacité d'« ouvrir un monde que nous pouvons habiter » en nous amenant par l'innovation sémantique « à voir le semblable à travers le dissemblable ». Seule l'herméneutique, dont la tâche est l'interprétation, écrit-il encore, nous permettrait de connaître comment la métaphore, en tant que discours, nous donne à découvrir une réalité inédite par le pouvoir de l'imagination (Grondin 2013, 92-93).

L'« hospitalité langagière »

Lors d'une leçon d'ouverture à la Faculté de théologie protestante de Paris en octobre 1998 intitulée « Le paradigme de la traduction », parue dans la revue *Esprit* en juin 1999 et publiée par la suite dans un recueil intitulé *Sur la traduction*, Paul Ricœur rappelle que la traduction ne pose pas seulement un problème pratique ou théorique, mais également un problème d'ordre éthique qui peut se résumer par ce qu'il nomme l'« hospitalité langagière » (Ricœur 2004, 43, et 2016, 29, en italique dans le texte). Celle-ci représente un modèle pour d'autres formes d'hospitalité qui lui sont apparentées. Si Ricœur ne s'est pas exprimé sur la question du féminisme, il convient cependant de rappeler qu'il n'a cessé de s'engager sur le front des problèmes de société, que ce soit au plan de l'exercice du pouvoir ou celui du rapport entre droit et pouvoir, notamment autour de la question de l'étranger et du réfugié. Le recueil intitulé *Feminist Explorations of Paul Ricœur's Philosophy* illustre la pertinence de nombreux thèmes de son œuvre, en particulier celui de l'hospitalité, pour la pensée féministe contemporaine (Halsema et Henriques 2016). Ricœur définit sa « visée éthique » comme « la visée de la 'vie bonne' avec et pour autrui dans des institutions justes » (Ricœur 1990, 202, en italique dans le texte). L'hospitalité renvoie d'emblée à la question de l'étranger, notamment dans la tradition biblique : la pratique de l'accueil de l'étranger, pour Ricœur, contribue à l'entretien d'un monde rendu plus ouvert et habitable pour le

plus grand nombre. L'étranger ou le réfugié doivent être perçus dans leur altérité, comme un « semblable », ni *même*, ni *autre*. La traduction est l'une des lignes de force de toute sa pensée et se présente sous la forme d'un *pari*, celui d'un universel à construire par des êtres humains diversement situés. « La traduction », écrit-il, « est la seule manière de manifester l'universalité du langage dans la dispersion des langues. » (Ricœur 1992, 107-116) Le renoncement à l'idéal de la *traduction parfaite* est « l'aveu de la différence indépassable entre le propre et l'étranger » (Ricœur 2004, 42 et 2016, 29). L'herméneutique de Ricœur s'inscrit ainsi dans une longue tradition philosophique qui remonte à l'Antiquité en s'attachant à renouveler l'ancienne dialectique du Même et de l'Autre (Ricœur 1990).

Qui a-t-il de commun entre la traduction et l'exercice d'hospitalité ? L'enjeu de la traduction est l'accueil d'un texte dans une langue et une culture qui ne sont pas celles d'origine, le traducteur assumant la fonction de *médiation* culturelle. Le fait qu'il existe de nombreuses personnes parlant plusieurs langues, des bilingues ou des polyglottes, pour Ricœur, atteste que si la traduction est « théoriquement incompréhensible », comme souligné précédemment, elle est « effectivement praticable » (Ricœur 2004, 27 et 2016, 17). Le seul fait que la traduction existe malgré la différence entre les visions du monde véhiculées par les diverses langues est bien la preuve que la compréhension entre les êtres humains ne saurait être insurmontable. L'autre aspect du problème de la traduction évoqué par Ricœur est celui de « la traduction à l'intérieur de la même communauté langagière », ou ce qu'il nomme « la traduction intra-langagière » (Ricœur 2004, 43, 26 et 2016, 29-30, 17, en italique dans le texte). Celle-ci s'avère nécessaire entre des personnes parlant la même langue, mais qui se réfèrent à des codes si différents que ce sont « des autres, des autres proches », une situation qu'il résume par l'expression « dire la même chose autrement – *autrement dit* », ce que fait le traducteur de langue étrangère (Ricœur 2004, 46, 45 et 2016, 31, en italique dans le texte). En ouvrant la question « des autres proches » sur « *l'émergence d'une culture au féminin* », il s'agit encore pour Nicole Brossard, romancière, poète et essayiste féministe, d'interpréter des codes, des signes et des échanges à partir de la problématique du sens (« *faire sens* ») et du non-sens que représente la culture patriarcale (Brossard 2007, n.p.).⁶ Les femmes parlent la langue étrangère du patriarcat « avec un *accent* », nous dit-elle, l'accent illustrant un écart par rapport à la norme : « nous sommes le plus souvent forcées d'adapter nos vies à la traduction simultanée que nous faisons de la langue étrangère » (Brossard 2007, n.p. ; en italique dans le texte). Elle écrit ailleurs dans un poème intitulé « Sociologie » : « *yet women have always survived/ dans une autre langue* » (Brossard 1989, 43, en italique dans le texte). Les personnes qui ont un accent déforment les sons, nous dit-elle encore, et lorsqu'elles s'expriment en langue étrangère, elles risquent de créer des malentendus. Si la traduction à l'intérieur d'une même communauté linguistique est possible, comme le rappelle Ricœur, pourquoi la compréhension et la traduction mutuelles entre des cultures différentes, entre le masculin et ce semblable proche qu'est le féminin, ne seraient-elles pas envisageables ? Le modèle proposé par Ricœur de « la traduction d'une langue culturelle dans une autre » (Ricœur 1992, 116) pourrait alors s'appliquer à la traduction de la « langue étrangère » du patriarcat dans « notre territoire imaginaire », celui de cette « culture au féminin » évoquée par Nicole Brossard (2007).

⁶ « De radical à intégrales » est le texte d'une conférence donnée à l'occasion du colloque « L'émergence d'une culture au féminin » à l'Université de Montréal, au Québec, en 1982.

En définitive, il en va de la figure de l'hôte, dont de nombreux commentateurs ont souligné toute l'ambiguïté dans la langue française, le mot désignant à la fois la personne qui reçoit dans sa demeure et celle qui est reçue ou qui séjourne en un lieu, ainsi que de l'étonnante parenté étymologique entre *hospes* (l'hôte) et *hostis* (l'ennemi) (Montandon 2004, 16). De cette parenté commune ambiguë d'ordre étymologique se pourrait-il que la figure de l'hôte soit celle d'un ennemi ? Il est vrai que dès l'Antiquité, l'étranger inspire crainte et angoisse, que ce soit de la part de celui qui reçoit, comme de celui qui est reçu, et Ricœur évoque à ce propos « la peur, voire la haine de l'étranger, perçu comme une menace dirigée contre notre propre identité langagière » (Ricœur 2004, 41 et 2006, 28). On trouve toutefois à l'origine des mots *hospes* et *hostis* le verbe *hostire*, qui signifie « traiter d'égal à égal », « compenser » ou « payer de retour », une invitation sémantique à la réciprocité du don (Grassi 2004, 35). Dans le terme d'*hospes* s'inscrivent aussi depuis l'Antiquité les pouvoirs et les devoirs du maître de maison à l'égard de l'étranger qu'il se doit de traiter et de considérer avec respect comme un égal. L'hospitalité, en vérité, a une dimension politique. Ricœur, pour qui la figure de l'étranger n'est pas celle d'un ennemi, développe la notion politique de responsabilité vis-à-vis de l'étranger, que ce soit le réfugié, le travailleur émigré, le demandeur d'asile ou le voyageur. L'étranger appelle à une nouvelle compréhension de soi par la confrontation à son altérité ; l'hospitalité impose des changements, que ce soit dans les codes ou les croyances d'un groupe, plus largement encore au niveau des stéréotypes et des représentations identitaires.

Vers un nouvel « imaginaire social »

Dans un texte intitulé « Quel éthos nouveau pour l'Europe ? », Ricœur met en jeu le concept herméneutique de *médiation* dans le champ de l'imaginaire social et politique. Il affirme qu'il faut poser en termes d'*imagination* la question de l'Europe à venir et propose trois modèles d'intégration permettant de conjuguer l'identité et l'altérité, à savoir la traduction, l'échange des mémoires et le pardon. Dans le geste d'hospitalité linguistique, écrit-il : « Il s'agit bien d'habiter chez l'autre, afin de le conduire chez soi à titre d'hôte invité. » (Ricœur 1992, 109) L'esprit de la traduction doit s'étendre, écrit-il encore, aux relations entre les cultures elles-mêmes, à leur contenus et à leurs repères de sens. La traduction, modèle de l'herméneutique, conduit ainsi Ricœur à une éthique de l'altérité. Dans le champ de « l'imaginaire social et culturel », il distingue alors deux pôles ou modalités de l'imagination individuelle ou collective, « l'idéologie » légitimant l'autorité et les pratiques existantes en contribuant à leur reproduction et « l'utopie », qu'il définit comme « un exercice de l'imagination pour penser autrement » et dont la fonction serait selon lui « de proposer une société alternative » (Ricœur 1984, 53-64, notamment 61). Si les métaphores et les stéréotypes liés au genre en traduction, ainsi qu'aux relations entre les genres, s'imprègnent de l'imaginaire social de la domination masculine, l'« utopie » à laquelle nous convie Ricœur susciterait l'engendrement de représentations innovantes capables de renouveler la réalité. L'écrivain Pascal Quignard, comme Jean-René Ladmiral et bien d'autres, se remémorant l'étymologie du mot en grec désignant le transfert ou le *transport*, exprime sa joie de voir affiché en lettres capitales le signifiant METAPHORA sur un camion grec de déménagement ; il suggère d'envisager la figure de la métaphore comme un véritable *déménagement*, « le transport de ce lieu ancien à un autre lieu futur, allant d'un univers connu à un univers inconnu » (Quignard 2015, 28 ; cf. Ladmiral à paraître). Aussi Lori Chamberlain nous

invite-t-elle à inventer de nouvelles métaphores pour changer l'ordre social de la domination du principe masculin :

As women write their own metaphors of cultural production, it may be possible to consider the acts of authoring, creating, or legitimizing a text outside of the gender binaries that have so far circumscribed women's work both inside and outside the academy. (Chamberlain 1998, 96).

Le *pouvoir* de la métaphore, pour Ricœur, est d'« ouvrir un monde » (Ricœur 1972, 112), un monde nouveau projeté par l'imagination ; il rejoint par là, dans l'exercice de *l'hospitalité langagière*, les aspirations des traductrices et des théoriciennes féministes de la traduction.

Références bibliographiques

- Amherdt, François-Xavier. 2006. « 'L'étranger' dans l'œuvre de Ricœur. » *Choisir* 561: 24-28.
- Amossy, Ruth. 2002. Article « Culture. » In *Le Dictionnaire du littéraire*, dir. Paul Aron, Denis Saint-Jacques et Alain Viala, 129-30. Paris : Presses Universitaires de France.
- Angenot, Marc. 1979. Rubrique « Herméneutique. In *Glossaire pratique de la critique contemporaine*, 92-9. Montréal : Éditions Hurtubise HMH.
- Arrojo, Rosemary. 1995. « Feminist, "Orgasmic" Theories of Translation and their Contradictions. » *TradTerm* 2 : 67-75.
- Arrojo, Rosemary. 1994. « Fidelity and The Gendered Translation. » *TTR* (Traduction, terminologie, rédaction) 7.2 : 147-63.
- Barilier, Etienne. 1990. *Les Belles Fidèles*. Lausanne : travaux du Centre de traduction littéraire de l'Université de Lausanne.
- Blumenberg, Hans. 2006. *Paradigmes pour une métaphorologie*. Traduction de Didier Gammelin, postface de Jean-Claude Monod. Paris : Librairie Philosophique J. Vrin.
- Brossard, Nicole. 1989. *Installations (avec et sans pronoms)*. Trois-Rivières, Québec : Les Écrits des Forges.
- Brossard, Nicole. 2007. « De radical à intégrales. » <http://sisyphe.org/spip.php?article2252/>.
- Cary, Edmond. 1963. *Les grands traducteurs français*. Genève : Librairie de l'Université Georg & Cie S.A..
- Cassin, Barbara, dir. 2004. *Vocabulaire européen des philosophies. Dictionnaire des intraduisibles*. Paris : Éditions du Seuil, Dictionnaire Le Robert.
- Chamberlain, Lori. 2004 [1988]. « Gender and the Metaphorics of Translation. » In *The Translation Studies Reader*, dir. Lawrence Venuti, 306-21. Londres et New York : Routledge, 2e édition.
- Chamberlain, Lori. 1998. « Gender Metaphorics in Translation. » In *Routledge Encyclopedia of Translation Studies*, dir. Mona Baker, 93-6. Londres et New York : Routledge.
- Cronin, Michael. 2006. *Translation and Identity*. Londres et New York : Routledge.

- D'hulst, Lieven. 1992. « Sur le rôle des métaphores en traductologie contemporaine. » *Target* 4.1 : 33-51.
- Diez Fischer, Francisco. 2014. « L'hospitalité langagière. Paul Ricoeur et la question de la traduction. » *Esprit* 402 : 87-98.
- Géal, François. 2014. *Trésor des métaphores de la traduction* (TMT). <http://recherche.univ-lyon2.fr/tmt/>.
- Goffman, Erving. 2002. *L'arrangement des sexes*. Traduction d'Hervé Maury. Paris : La Dispute.
- Grassi, Marie-Claire. 2004. « Une figure de l'ambiguïté et de l'étrange. » In *Le livre de l'hospitalité. Accueil de l'étranger dans l'histoire et les cultures*, dir. Alain Montandon, 35-46. Paris : Bayard.
- Grondin, Jean. 2013. *Paul Ricoeur*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Habermas, Jürgen. 1987. *Logique des sciences sociales et autres essais*. Traduction de Rainer Rochlitz. Paris : Presses Universitaires de France.
- Halsema, Annemie et Fernanda Henriques, dir. 2016. *Feminist Explorations of Paul Ricoeur's Philosophy*. Londres : Lexington Books.
- Hénaff, Marcel. 2006. « 'La condition brisée des langues' : diversité humaine, altérité et traduction. » *Esprit* 323-324 : 68-83.
- Héritier, Françoise. 2019. « Ce que la pensée a fait, la pensée peut le défaire. » Propos recueillis par Véronique Radier. Hors-série de l'*OBS* no 102 intitulé « Peut-on échapper à la domination masculine ? » (27 juin) : 57.
- Héritier, Françoise. 1999. « Les matrices de l'intolérance et de la violence. » In *De la violence II*, 321-43. Paris : Éditions Odile Jacob.
- Héritier, Françoise. 2002. *Masculin/Féminin. La pensée de la différence*. Paris : Odile Jacob.
- Héritier, Françoise. 2002. *Masculin/Féminin II. Dissoudre la hiérarchie*. Paris : Odile Jacob.
- Ladmiral, Jean-René. 2004. « Lever de rideau théorique : quelques esquisses conceptuelles. » *Palimpsestes* 16 « De la lettre à l'esprit : traduction ou adaptation ? ». Paris : Presses de la Sorbonne Nouvelle : 1-25.
- Ladmiral, Jean-René. 1995. « Traduire, c'est-à-dire... Phénoménologies d'un concept pluriel » *META* 40.3 : 409-20.
- Ladmiral, Jean-René. 2015. *Sourcier ou cibliste. Les profondeurs de la traduction*. 2^e édition revue. Paris : Les Belles Lettres : 3-67.
- Ladmiral, Jean-René. A paraître « Rhétorique, métaphores et traduction. » Actes du Colloque de Lyon de mai 2017 à Arras: Artois Presses Université.
- Lakoff, George et Mark Johnson. 1980. *Metaphors We Live By*. Chicago : Chicago University Press.
- Larbaud, Valery. 1986 [1946]. *Sous l'invocation de Saint Jérôme*. Paris : Éditions Gallimard.
- Lotbinière-Harwood, Susanne de. 1991. *Re-belle et infidèle. La traduction comme pratique de réécriture au féminin. The Body Bilingual. Translation as a Rewriting in the Feminine*. Montréal : les éditions du remue-ménage/Women's Press.
- Meschonnic, Henri. 1999. *Poétique du traduire*. Lagrasse : Verdier.

- Molino, Jean. 1985. « Pour une histoire de l'interprétation : les étapes de l'herméneutique. » *Philosophiques* Vol. 12, no 1 (printemps) : 73-103.
- Montandon, Alain (dir.). 2004. *Le livre de l'hospitalité. Accueil de l'étranger dans l'histoire et les cultures.* Paris : Bayard.
- Montesquieu, Charles-Louis de Secondat. baron de. 2003. *Lettres Persanes.* Édition de Jean Starobinski. Paris : Éditions Gallimard, coll. « folio classique ».
- Mounin, Georges. 1955. *Les Belles infidèles.* Paris : Cahiers du Sud.
- Mounin, Georges. 1976. *Linguistique et traduction.* Bruxelles : Dessart et Mardaga.
- Oster, Corinne. 2013. « La traduction est-elle une femme comme les autres ? – ou à quoi servent les études de genre en traduction ? » *La main de Thôt : théories, enjeux et pratiques de la traduction*, Université Toulouse Le Mirail 1 « Genre et traduction » .
<http://revues.univ-tlse2.fr/lamaindethot/index.php?id=127>.
- Quignard, Pascal. 2015. « En suivant un camion de déménagement sur les routes de Grèce. » In *Le Parcours du comparant . Pour une histoire littéraire des métaphores*, dir. Xavier Bonnier, 27-32. Paris : Classiques Garnier.
- Ricœur, Paul. 1969. *Le conflit des interprétations.* Paris : Éditions du Seuil.
- Ricœur, Paul. 2006. « La condition d'étranger. » *Esprit* nos 323-324 (mars-mai) : 264-275.
- Ricœur, Paul. 1960. *Finitude et culpabilité. II La symbolique du mal.* Paris : Aubier, Éditions Montaigne.
- Ricœur, Paul. 1984. « L'idéologie et l'utopie : deux expressions de l'imaginaire social. » *Autres Temps. Les cahiers du christianisme social* 2 : 53-64.
- Ricœur, Paul. 1972. « La métaphore et le problème central de l'herméneutique. » *Revue Philosophique de Louvain*, quatrième série, tome 70.5 : 93-112.
- Ricœur, Paul. 1975. *La métaphore vive.* Paris : Éditions du Seuil.
- Ricœur, Paul. 2004, 2016. « Le paradigme de la traduction. » In *Sur la traduction.* Paris : Bayard ; In *Sur la traduction.* Paris : Les Belles Lettres.
- Ricœur, Paul. 1992. « Quel éthos nouveau pour l'Europe ? » In *Imaginer l'Europe. Le marché intérieur européen, tâche culturelle et économique*, dir. Peter Koslowski, 107-116. Paris : Cerf.
- Ricœur, Paul. 1990. *Soi-même comme un autre.* Paris : Éditions du Seuil, coll. « L'ordre philosophique ».
- Robinson, Douglas. 2001. « Hermeneutic Motion » In *Routledge Encyclopedia of Translation Studies*, dir. Mona Baker, 97-99. Londres et New York : Routledge.
- Simon, Sherry. 1996. *Gender in Translation. Cultural identity and the politics of transmission.* Londres et New York : Routledge.
- Staël, Madame de. 1838. *Œuvres complètes de Madame la baronne de Staël-Holstein.* Paris : Firmin-Didot et Treuttel et Wurtz, 1838.
- St André, James, dir. 2010. *Thinking through Translation with Metaphors, Thinking Through Translation with Metaphors.* Manchester, U.K., et Kinderhook, NY, USA : St. Jerome Publishing.
- Starobinski, Jean. 1987. Avant-propos à *L'Herméneutique* de Friedrich Schleiermacher intitulé *L'Art de Comprendre*, 5-11. Genève : Labor et Fides.

- Steiner, George. 1978 [1975]. *Après Babel. Une poétique du dire et de la traduction*. Traduction de Lucienne Lotringer. Paris : Éditions Albin Michel.
- Tymoczko Maria. 2010. « Western Metaphorical Discourses Implicit in Translation Studies. » In *Thinking through Translation with Metaphors*, dir. James St. André, 109-143. Manchester, UK., et Kinderhook, NY, USA : St. Jerome Publishing.
- Vincent, Catherine. 2019. « Il était une fois deux sexes. » *Le Monde*, le 3 août 2019.
- Wilhelm, Jane. 2014. « Anthropologie des lectures féministes de la traduction.» *TTR Traduction, terminologie, rédaction* 27, 1 : 149-188.
- Wilhelm, Jane. « La traduction comme une 'herméneutique en acte' » (à paraître).